

Anastasia Tzavidopoulou

De Freud à Lacan, que pourrait-on dire d'une position politiquement analytique * ?

Argument. « L'inconscient c'est la politique », il y aurait une double articulation de cette expression de Lacan : la petite histoire du sujet dictée par son inconscient et la grande Histoire, celle qui dicte une logique collective, des mots d'ordre qui orientent. Dans son sillage, une position politiquement analytique serait celle qui, loin d'être militante ou sociale, produirait un énoncé pour cerner l'objet de la psychanalyse, l'inconscient. C'est le cas chez Freud et aussi chez Lacan.

L'inconscient et le politique, le particulier et le collectif

Si cette expression de Lacan, « l'inconscient c'est la politique », que nous sommes invités à commenter cette année, paraît dans un premier temps surprenante, c'est parce qu'elle implique, en mettant ensemble et dans un ordre précis, deux termes qu'on aurait tendance à penser antinomiques : l'inconscient et la politique. Elisabete Thamer ¹ le signalait déjà lors de la dernière séance.

L'inconscient, terme par excellence subjectif, individuel – pas d'inconscient collectif, cela a été rappelé dans l'argument du séminaire –, est l'objet de la psychanalyse ; c'est ce qui a permis à Freud d'inventer le dispositif analytique et à Lacan de faire son « retour à Freud ». Lacan rappelait en 1974 qu'« il n'existe pas de psychanalyse collective comme il n'y a pas des angoisses ou des névroses de masse ² ». Rien de plus propre à chacun que son inconscient.

Alors que la politique au sens de la *polis*, des affaires dans la cité, nous amènerait vers un collectif, vers une identification à un discours commun, incarné souvent par un maître, discours qui engloberait des révoltes et des mots d'ordre, des protestations, des revendications et des contestations, suivis de satisfactions ou d'insatisfactions, d'espairs ou de désespoirs (deux faces de la même pièce), la politique serait une affaire commune

symbolisée par un slogan tel que « Un pour tous et tous pour un » où le « tous » l'emporterait sur le « un ».

Si l'inconscient dans le dispositif analytique invite le sujet à écrire sa petite histoire en *hystorisant*, la politique l'inviterait plutôt à écrire l'Histoire ou à *s'écrire* dans l'Histoire, celle avec un grand H. Pour le dire différemment et en faisant référence à « La troisième ³ », dans la psychanalyse nous serions plutôt amenés à « être [les] non-dupes de l'autoroute », à quitter sa politique, ses normes sociales et ses injonctions normatives, cette direction du discours dominant suivie du « troupeau », pour emprunter des petits chemins, les « chemins » de l'inconscient, tout en étant dupes, là où le symptôme – sa formation par excellence – se manifeste. De surcroît, ce symptôme revendiquerait une fixation de jouissance particulière, différente d'un modèle standard et universel que chaque époque impose ; quelque chose comme un antidote à la politique et au discours collectif.

Si nous pouvons être sous la même bannière de la politique, impossible de l'être sous celle de l'inconscient. D'où l'antinomie qu'on pourrait repérer dans un premier temps dans cette expression de Lacan entendue comme un *mot d'ordre*, mais suivie d'un *point d'interrogation*, une sorte de paradoxe. Comme tout mot d'ordre, il oriente. Mais comment ? Telle sera ma question. De quelle orientation s'agit-il ?

Deux lectures suivant l'ordre

Lacan, dans la leçon du 10 mai 1967 de son séminaire *La Logique du fantasme* d'où cette expression est extraite, et après avoir fait référence à Freud et son fameux aphorisme « L'anatomie c'est le destin », aphorisme d'une portée politique car Freud propulse la sexualité dans la cité, lie ces deux termes, inconscient et politique, dans un *ordre précis* qu'il souligne lui-même, je cite : « Et je ne dis même pas que "La politique c'est l'inconscient" – mais, tout simplement : l'inconscient c'est la politique. » Il ne donnera pas beaucoup plus de précisions pour éclairer ses propos, sauf pour nous orienter vers la logique dans le paragraphe suivant.

Cet ordre que Lacan souligne a son importance. Il déplace l'inconscient, pris comme une notion ⁴ – François Terral ⁵ l'a déjà évoqué la dernière fois –, pour l'amener vers la cité, vers la civilisation et son malaise. Cet ordre nous oriente vers une première lecture de ce « mot d'ordre ? » lacanien (mot d'ordre interrogatif) : l'inconscient imposerait son discours et guiderait notre politique, c'est-à-dire nos choix et notre position dans le monde en tant que sujet. Notre voie, pour chacun particulière, se retrouverait camouflée par les signifiants que chaque modernité nous commande. Je

dis « camouflée » car l'expérience sur le divan, comme Lacan le soulignait, montre que chaque sujet a ses propres phobies, ses propres angoisses mais surtout sa propre manière de les raconter.

Il y aurait sans doute une deuxième lecture à faire qui n'est pas sans lien avec la première : celle du discours analytique et de ses effets dans la cité. « L'inconscient c'est la politique » serait-il une façon pour Lacan de signaler que la psychanalyse, en tant que découverte freudienne de l'inconscient, aurait une portée politique dans notre monde ? Pour paraphraser, pourrait-on formuler : « La psychanalyse c'est la politique » ? Depuis que Freud a fondé la psychanalyse, l'inconscient a été et est toujours un événement pour notre civilisation. « L'inconscient de Freud, disait Lacan, c'est ça, c'est l'incidence de quelque chose qui est complètement nouveau. » Freud d'ailleurs a considéré la psychanalyse comme une révolution, même s'il fait le constat dans *Malaise dans la civilisation* que celle-ci n'apportera aucune consolation. Il propose à l'humanité sa troisième « blessure narcissique » à la suite de celles de Copernic et de Darwin. La Terre n'est pas le centre de l'univers et l'homme doit reconnaître sa descendance du règne animal. L'homme, pour la psychanalyse, est loin d'être le maître dans sa maison, il doit reconsidérer son pouvoir, il est en conflit avec lui-même – un bouleversement des savoirs et des idées établies. Nous assistons, avec la découverte de l'inconscient, à une nouvelle ère. De nouveaux concepts provoquent une subversion qui déplace le statut du savoir. Le discours analytique permet un nouveau lien social, l'inconscient est dans la politique *de son temps*. « L'inconscient nous a changé le monde », disait Lacan au début des années 1960. Le discours analytique fait partie du monde et de notre civilisation et ne peut exister que parmi les autres discours auxquels le sujet, futur analysant, s'attache et se réfère pour entrer dans le discours analytique.

Je résume donc, deux lectures : l'inconscient conduit la position du sujet dans le monde et l'inconscient, en tant que découverte freudienne, change ce monde. Le sujet dans la cure *s'historise*, en s'appuyant sur ses signifiants, tout en faisant partie de l'Histoire et de ses signifiants dominants. Le sujet *s'historise* dans l'Histoire de son époque, elle-même bouleversée par la découverte freudienne.

Freud et Lacan, orienter l'inconscient

Je vais revenir, avec quelques exemples chez Freud et chez Lacan, sur ce que j'appelle dans mon titre une position politiquement analytique. La question semble plutôt délicate. Sous ce mot d'ordre paradoxal car interrogatif, « l'inconscient c'est la politique », la position du psychanalyste

Freud et celle du psychanalyste Lacan seraient, dans l'articulation de deux lectures, une position d'orientation politiquement analytique et non pas politique ; il s'agit, chaque fois, d'un énoncé, d'un énoncé d'une visée analytique, toujours connecté au monde et à l'histoire dans lesquels la pratique psychanalytique évolue. Ce monde a une importance vitale pour la survie de la psychanalyse. Si l'inconscient n'est pas démocratique, il est politique, le discours analytique est menacé dans certains États, les États totalitaires en l'occurrence.

Question délicate aussi au regard de l'anecdote racontée par Wilhelm Reich au sujet de Freud : à la question « Qu'êtes-vous politiquement ? », Freud répondait : « *Politiquement rien.* » Freud *a-politique* ? Les exemples qui témoignent du contraire sont nombreux. La préoccupation politique de Freud était constante dans ses écrits ⁶ : la civilisation et son progrès, la guerre, la religion, la violence. L'Histoire, dans sa conjoncture de la première guerre mondiale et sous les auspices de la deuxième, le conduit à se positionner en tant que psychanalyste dans des contextes politiques et géopolitiques d'une importance majeure.

Les psychanalystes devraient être vigilants devant les turbulences politiques de leur époque. C'est aussi une des voies du séminaire de cette année. Freud l'était, il l'était en tant que psychanalyste. « L'affaire Reik » est un exemple significatif. Theodor Reik est accusé d'« exercice illégal de la médecine ». Cette affaire conduit Freud à écrire, en 1926, *La Question de l'analyse profane*, et à prendre position *politiquement* à propos de l'exercice de la psychanalyse. C'est « un travail de circonstance » écrivait Freud, de circonstance politique ajouterons-nous. Le « charlatan » (signifiant de l'affaire Reik) n'est pas celui qui n'a pas de formation médicale mais celui qui pratiquerait la psychanalyse sans avoir une formation analytique, sans être analysé, et par conséquent sans avoir l'art de l'interprétation et du maniement du transfert. Il faudrait avoir en tête le contexte de l'époque. Nous pouvons, dit Freud, « sans risques [...] affirmer que – pas uniquement dans les pays de l'Europe – ces charlatans sont pour l'essentiel des médecins. Ceux-ci pratiquent le plus souvent le traitement analytique sans l'avoir appris et sans le comprendre ⁷ ». L'allusion aux États-Unis est bien présente. Freud, malgré son accueil chaleureux quelques années auparavant, était plutôt méfiant sur la possibilité de l'exercice de la psychanalyse dans ce pays par les non-médecins. Même si l'« affaire Reik » s'est terminée sans sanction pénale, elle lui permettra de défendre la psychanalyse laïque sur le Vieux Continent.

La question, sous une forme différente, est toujours d'actualité, mais j'oserais qualifier la détermination de Freud qui met l'accent sur « l'exigence » (le mot est de lui) de la formation analytique comme *le paradigme* d'une position politiquement analytique. Il s'agit de la rigueur et de l'éthique de Freud pour soutenir l'acte psychanalytique et son objet, l'inconscient. On pourrait même qualifier son intervention théorique de moment essentiel, crucial de l'histoire de la psychanalyse, car elle a permis à ses contemporains, d'une part, de se positionner et de prendre acte des enjeux politiques de l'époque, époque où l'exercice de la toute jeune psychanalyse était menacée, d'autre part, de produire un énoncé, un savoir qui devait dépasser son époque et son actualité en nous mettant en garde sur ce que l'exercice de la psychanalyse, avec la découverte de l'inconscient, peut déclencher. Le signifiant « peste », signifiant de son temps, est significatif. Si Freud se réclamait être « politiquement rien », sa position politique n'était *rien* de moins qu'une orientation analytique.

Freud « politiquement rien » ? Une discussion avec une collègue m'amène à cet épisode raconté par Peter Gay dans *Freud, une vie* ⁸, une biographie de Freud. Avant de quitter Vienne envahie par les nazis, Freud est obligé par le régime hitlérien de remplir et signer un questionnaire confirmant sa confiance dans le régime. Freud le fait et ajoute en *post-scriptum* tout en bas de la feuille : « Je peux cordialement recommander la Gestapo à tous. » Nous sommes en 1938 et Freud psychanalyste, aux antipodes d'une position militante, ne signe pas un questionnaire nazi ; il signe un *Witz* d'une portée par excellence politique mais d'une orientation analytique. Une trouvaille rapportée à sa découverte, l'inconscient. Sa dédicace à Mussolini de l'ouvrage *Pourquoi la guerre* (1933) est du même esprit. Nous reconnaissons l'ironie comique de Freud dans un contexte historiquement tragique.

Qu'il s'agisse de la production d'un ouvrage ou d'un mot d'esprit, la position politique de Freud porte sur une question analytique et avance un énoncé qui « change l'écriture de l'Histoire [l'histoire de la psychanalyse] et l'écriture même de l'histoire de Freud ⁹ ».

Lacan suivrait-il ses pas ? Lacan *a-politique* ? En tout cas, tout comme Freud, il n'échappe pas à la question : « La psychanalyse est-elle révolutionnaire ? » lui demandait un étudiant à Vincennes en 1969. Avait-il déjà répondu quelques années plus tôt ? « Qui d'entre vous écrira un essai [...] sur l'indifférence en matière politique ¹⁰ », questionnait-il face à son auditoire en 1965. Déjà dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), il se réfère aux intellectuels de gauche qu'il associe à la sottise et aux intellectuels de droite qu'il associe à la *canaille* ¹¹. Le terme d'indifférence

ou plutôt « l'indifférentisme en matière de politique ¹² » apparaîtra aussi dans le même séminaire mais comme une question face à la politique. Et cela en précisant par la suite que l'éthique de Freud dans le *Malaise dans la civilisation* était humanitaire et non pas progressiste, c'est-à-dire qui n'était pas intéressé par l'expérience marxiste ¹³. C'est ce que revendique Lacan pour lui-même à Vincennes, être un « anti-progressiste ¹⁴ ».

Freud humanitaire ? Lacan anti-progressiste ? *Quid*, quand Lacan, dans le même séminaire, précisait à propos de Freud que cela « n'était aucunement une imputation politique le concernant – seulement il ne participait pas à certains types de préjugés bourgeois ¹⁵ » ? « Car il est progressiste [disait Lacan] de voir se fonder le discours psychanalytique ¹⁶. » *Quid*, quand, comme nous l'avons rappelé, l'expression « l'inconscient c'est la politique » viendra quelques années plus tard, à la suite de l'expression freudienne « l'anatomie c'est le destin », dans laquelle on entend sa considération politique ?

Lacan n'était pas moins soucieux que Freud de l'avenir de la psychanalyse, de la portée du discours analytique et de ses effets sur les autres discours. C'est la position politique du psychanalyste Lacan. Il exprimait son inquiétude en déclarant déjà dans son interview en Italie, au moment de « La troisième » (1974), que la montée de la religion ou de la science n'était pas sans effets sur la survie de la psychanalyse. Par ailleurs, dans son séminaire de 1977, *Le Moment de conclure*, il disait que la psychanalyse en tant que pratique de bavardage durera ce qu'elle durera car aucun bavardage n'est sans risque ¹⁷. Lacan donc, même le *dernier* Lacan, et pour ne citer que ces exemples, manifestait un certain scepticisme quant à l'avenir de cette discipline de « lent processus » comme disait Freud. Si Lacan était préoccupé par la disparition de la psychanalyse, il invitait surtout le psychanalyste à « rejoindre la subjectivité de son époque », car nul psychanalyste ne peut se retirer du monde et du discours de son temps, nul psychanalyste ne peut être *a-politique*.

Les propos de Lacan (1938), « grève de la faim ¹⁸ », au sujet de l'anorexie mentale illustrent le rapport entre le sujet et son époque et mettent aussi l'accent sur l'oreille politique du psychanalyste. Quelques décennies plus tard (1970), il dira, en parlant de l'hystérique, que c'est de « refus du corps » qu'il s'agit et aussi qu'« elle fait à sa façon une certaine grève ¹⁹ ». Avec un signifiant d'une ampleur politique et sociale, le signifiant « grève », il met en relief la position subjective du sujet face au discours dominant du capitalisme et les signifiants qui le soutiennent. Une version anarchiste ? Une version hystérique de la politique ? Dans le même sens, Lacan évoquait

l'« effet révolutionnaire du symptôme » pour souligner que le symptôme s'oppose, fait objection aux injonctions d'un mode de jouissance (ou des modes de jouissance) que la civilisation prescrit. Voilà l'étendue politique de l'inconscient.

Lacan a pris aussi position à des moments politiquement cruciaux. En particulier, à la suite des événements de Mai 68 et des contestations des étudiants face à une société de consommation et à un système d'éducation autoritaire et hiérarchique, il intervient à l'université de Vincennes (1969) pour déclarer le célèbre : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c'est un Maître. Vous l'aurez. » Et aussi : « [...] les premiers à y collaborer, et ici même à Vincennes, c'est vous, car vous jouez la fonction des ilotes de ce régime. Vous ne savez pas non plus ce que ça veut dire ²⁰ ? » Il continuera quelques années plus tard, en 1972, dans cette même direction : « Il n'y a pas de discours du maître plus vache qu'à l'endroit où on fait la révolution. » Il s'agit de la position politique du psychanalyste Lacan. Une autre voie pour passer sa révolte, la sienne ²¹.

Cette position de Lacan n'était pas sans rejoindre celle de Michel Foucault qui déclarait, d'une manière plutôt ironique (nous sommes en plein structuralisme), à propos des manifestations de cette époque : « S'il y a quelque chose que démontrent les événements de Mai, c'est précisément la descente des structures dans la rue. » Lacan reprend en tant qu'analyste la *contestation*, signifiant dominant de la révolution de Mai 68 : « [...] la contestation c'est moi qui la guette. Et c'est pour un objet qui m'intéresse éminemment – pour ce qu'elle confirme ou infirme de ce niveau où je situe la structure d'un discours. [...] C'est évidemment parce que le discours dont il s'agit, je le regarde d'ailleurs. Je le regarde d'un endroit où me situe un autre discours, dont je suis l'effet ²² ». De cet autre endroit où Lacan se situe, il soutient ce que j'appelle une position politiquement analytique. Il est effet lui-même de la découverte de Freud, il est effet de l'inconscient. Et si Lacan prend la parole dans ce contexte révolutionnaire en évoquant avec ironie les révolutions et en se servant pour cela de l'astrophysique et plus précisément des mouvements des astres, c'est pour signifier l'idée d'un changement, d'un bouleversement, celui d'un mouvement périodique, d'un retour à la même place. « Faire la révolution signifie revenir au point de départ », dira-t-il à Milan en 1972. Il renvoie la révolution au retour à la même place et ce dans le but d'une articulation analytique : désigner le réel et son rapport à l'inconscient. Voilà la position de Lacan qui ne cesse pas d'orienter, de produire un énoncé pour penser la psychanalyse. C'est sa politique.

Pour conclure

Le psychanalyste dans la cure n'a pas à dicter une position au sujet analysant ou à orienter sa place dans la société. Il a, par contre, le devoir d'orienter la cure dans le but de dévoiler l'inconscient. Le psychanalyste Freud et le psychanalyste Lacan, confrontés aux affaires politiques de leurs temps, ont donné chacun, dans un style différent, non pas une orientation politique, militante ou sociale, mais une orientation de l'inconscient. L'expression « l'inconscient c'est la politique », formulée comme un mot d'ordre, un mot d'ordre paradoxal, car interrogatif, impliquerait dans sa structure même une orientation particulière, une orientation analytique. Elle impliquerait, à la suite de celle de Freud, une orientation qui vise l'objet de la psychanalyse.

Mots-clés : inconscient, politique, orientation analytique, mot d'ordre.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 21 décembre 2017.

1. ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 30 novembre 2017.

2. ↑ J. Lacan, entretien accordé en 1974 au magazine italien *Panorama*, propos recueillis par Emilia Granzotto.

3. ↑ J. Lacan, « La troisième », conférence prononcée lors du 7^e Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, le 1^{er} novembre 1974, inédit.

4. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 432.

5. ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 21 décembre 2017.













6. ↑ *Considérations sur la vie et la mort* (1915), *L'Avenir d'une illusion* (1921), *Malaise dans la civilisation* (1929), *Pourquoi la guerre* (1933).

7. ↑ S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985, p. 106.

8. ↑ Peter Gay, *Freud, une vie*, Paris, Hachette, 1995.

9. ↑ René Major et Chantal Talagrand à propos de la biographie de Freud, *Freud*, Paris, collection « Folio biographies », 2006.

10. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité » (1965), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, p. 214-215.
12.  *Ibid.*, p. 245.
13.  *Ibid.*, p. 246.
14.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, L'Envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Seuil, p. 240.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 246.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 240.
17.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
18.  J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » (1938), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 35.
19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, L'Envers de la psychanalyse, op.cit.*, p. 107.
20.  *Ibid.*, p. 239-240. Voir aussi, dans la rubrique « Lacan et la jeunesse », Véronique Mau-faugerat, « Ouverture, avec "L'Impromptu" », et Rosa Guitard-Pont, « Le mal de la jeunesse », *Mensuel*, n° 116, juin 2017.
21.  *Ornicar ?*, n° 49, Paris, Seuil, 1998, transcription de François Regnault.
22.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 24.